

pensait de l'argent comme un Canadien revenu du Californie.

— Co grand Jack de Cléophas est dans les secrets du monsieur qui est mort à Ste. Thérèse. Il faudra l'amener veiller avec nous et lorsqu'il sera en fête il pourra nous donner des informations.

— Dans le fond Cléophas ne m'aime pas. Il m'a pris on grippe depuis que jo lui ai fait manger de l'avoine auprès d'Ursule.

— C'est correct. J'admets que Cléophas se méfiât de toi, mais, moi jo pourrai dénicher un beau morle, si j'apprends où il est allé, certain soir, avec un coffre qui contenait son trésor.

Travaillons chacun de notre côté. Le premier qui mettra la main sur le magot le partagera avec l'autre.

Après avoir trinqué avec le vieux charretier Bénoni, sortit de la maison et alla se promener sur la rue des Commissaires avec l'espoir de rencontrer Cléophas.

Comme il logeait le diable dans sa bourse, il lui fallut gagner quelques sous dans sa journée.

Il travailla toute la matinée au déchargement d'un steamer. A midi il avait gagné une somme suffisante pour se payer un diner et un coucher.

Vers deux heures, on flânant à la porte d'un hôtel, il vit passer Cléophas en compagnie de l'homme au chapeau de castor gris.

Bénoni les suivit à une courte distance et le vit entrer dans l'hôtel du Canada.

Il fit pied de grue pendant une heure sur la rue St. Gabriel. Il vit sortir Cléophas qui prit la rue Ste. Thérèse et s'engagea dans la rue Notre-Dame.

Il résolut de faire de la police secrète pour son propre compte.

Il rabattit son front sur ses yeux, boutonna sa blouse jusque sous le menton et les mains plongées dans ses poches, il suivit maitre Cléophas.

Celui-ci continua sa route on ligne droite. Il passa le carré Dalhousie et suivit la rue Ste. Marie jusqu'au Marché Papineau.

La Cléophas s'arrêta et regarda en arrière pour s'assurer si ses mouvements n'étaient pas observés par quelqu'un.

Il ne reconnut pas Bénoni qui marchait la tête baissée à une cinquantaine de pas en arrière.

Cléophas monta le chemin Papineau.

Il marchait avec une allure plus allègre comme un amoureux qui va à son premier vœux-vous.

Bénoni le suivait toujours et ne perdait pas un de ses mouvements.

Rendu près de l'ancien cimetière des soldats Cléophas se retourna de nouveau.

Cette fois encore il ne vit pas Bénoni qui continuait sa route et marchait en arrière d'un voyage de foin qui le masquait.

Cléophas entra dans un champ. Bénoni le vit enlever une planche dans la vieille clôture du cimetière.

Qu'allait-il faire là ?

Bénoni à son tour pénétra dans le champ, et, il regarda dans le

cimetière à travers les fissures dans la clôture.

Il vit Cléophas s'approcher d'un tertre et examiner le terrain pour voir si le gazon n'avait pas été remué.

Bénoni se dit :

— C'est là où il a caché son magot. Ça c'est sûr.

Il ne fera pas ses fouilles avant la nuit de crainte d'être vu par la police qui l'empoignerait à coup sûr.

Cléophas sortit du cimetière.

Bénoni resta à son poste et parut faire de sérieuses réflexions sur la situation.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 20 NOVEMBRE 1880.

CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

—O—

Montréal 16 nov. 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

J'appris par les gazettes de Montréal que nous avions parmi nous quatre bourgeois français, M. Lalonde, le cousin germain de M. Lalonde du carré Chaboillez, le baron Hoguenthorp M. de Thors et M. Molinari.

On dit que c'était des financiers arrivés il y a quelques semaines exprès pour voir si les canayens étaient bons pour emprunter de l'argent.

Nos trois Français sont allés se mettre en pension à l'Hôtel Windsor, une grosse maison anglaise, où ils auront peu de chance à rencontrer de vrais canayens.

Pour faire plaisir à tes lecteurs j'ai résolu de faire comme les rapporteurs du *Star* et du *Witness*, c'est-à-dire j'ai demandé une entrevue avec ces messieurs.

Faut nous dire que c'est très difficile d'aborder ces gros bonnets des vieux pays.

Ils sont surveillés de près par Chapeau Wurtel et quelques autres conservateurs qui les empêchent de parler avec des gens qui n'ont pas les mêmes visées qu'eux et qui pourraient leur mettre la puce à l'oreille.

Je me suis rendu hier à l'Hôtel Windsor et j'ai réussi à me faire recevoir par ces messieurs pendant que leur entourage ordinaire était absent.

Un domestique, une espèce de suisse barré m'avait fait entrer dans un salon du deuxième étage.

J'ai attendu une dizaine de minutes. Pour passer le temps, je me suis amusé à regarder l'ameublement du salon qui donne sur un grand carré près de la nouvelle cathédrale à monseigneur.

Si jamais je rencontre le maitre du Windsor je lui dirai d'ôter une esstatue indécente qu'il y a sur la corniche de la cheminée. C'est une jeune fille qui est habillée presque dans le costume de ma grand-mère Eve; c'est à faire rougir un homme de police.

J'ai remarqué qu'il n'y avait

pas d'images en couleurs sur les murs comme par chez nous, des portraits de rois et de saints avec des visages peints avec de la sanguine et des manteaux avec des étoiles rapportés en or.

Les Français sont entrés dans le salon et jo les ai salués en ôtant ma tuque que j'ai jetée sur une chaise bergante.

Voici maintenant une partie de ma conversation avec M. de Thors.

LADEBAUCHE. — Saluo bien, messieurs. Vous savez mon non. Je suis un bon canayen des concessions et je suis venu vous tailler une bavette sur mon pays.

M. DE THORS. — Ça ne peut pas mieux se rencontrer. Nous aimerions à savoir si notre *concerne* pourrait payer par chez vous. Vous savez on vient pour le crédit foncier qui doit avancer de l'argent aux habitants.

LADEBAUCHE. — Dites moi d'abord ce qu'il chante votre crédit foncier et je vous donnerai ma réponse belôt.

M. DE THORS. — D'abord vous savez que notre crédit foncier à l'intention de se faire payer avec intérêt pour l'argent qu'il va prêter. Ça se remboursera le capital et les intérêts tous les mois. On prendra des hypothèques sur les bonnes terres. On n'avancera rien sans garantie.

LADEBAUCHE. — Je commence à comprendre. Votre crédit foncier est une espèce de société de construction. On en a eu plusieurs à Montréal, à l'exception d'une ou de deux, elles ont presque tout fiolé. Faites y bien attention.

M. DE THORS. — Qu'est-ce que c'est qu'une société de construction. Est-ce pour bâtir des maisons ?

LADEBAUCHE. — Oui, comme manière; c'est-à-dire que plus l'habitant bâtit, plus il est pauvre à la fin. Ce sont les directeurs et le secrétaire qui empêchent tout et les actionnaires qui se tellent le pouce.

M. DE THORS. — Attendez un peu. Nos directeurs par chez vous seront des hommes en qui le public devra avoir confiance. Ce sont des ministres, les hommes les plus riches du pays.

LADEBAUCHE. — Qui sont-ils, ces hommes riches ?

M. DE THORS. — Voyons un peu. Il y a le premier de Québec, l'hon. M. Chapeau, l'hon. M. Pâquette de Lévis.

LADEBAUCHE. — Comment vous appelez ces messieurs des hommes riches !

Dévierez, s'il vous plaît. Les amis de Chapeau sont en train d'organiser une souscription pour lui faire un présent de \$25,000. Pâquette à part de son salaire de \$3,000 par année, n'a pas c'to coppe qui frotte sur l'autre. Qui vous a fourré dans la tête qu'il y avait des capitalistes parmi les canayens ?

Ce sont les Anglais par chez nous qui ont des grosses poches. Parlez moi de ça. Toutes les institutions qui paient appartiennent à des anglais. Si les canayens partent quelque chose dans le pays, crac la crasse s'y fourre,

et la boutique finit toujours par fioler. Regardez donc un peu les banques purement canayeunes, jusqu'elles ont abouti ? Voyez la Banque Jacques-Cartier, la Banque Ville-Marie. L'ancienne banque Henri à Laprairie ben d'autres. Et puis si vous aviez été ici il y a trois ou quatre ans, vous auriez ri de voir sauter nos sociétés de construction. Je vous assure d'une chose, c'est que si les canayens commencent à *runner une concerne* qui paie, les anglais arrivent de suite et s'en emparent. Ils flanquent les canayens à la porte et gobent tous les profits. Jo vous citerai par exemple la manufacture de coton de Hudon à Hochelaga, la manufacture de Caoutchouc, la compagnie de Richelieu, tout ça est maintenant la chose des anglais et les canayens ne peuvent plus y fourrer le nez. Le canayen à besoin de se styler aux affaires avant de prendre la direction des grosses machines à argent. Méfiez vous des canayens qui font du zèle pour le crédit foncier. Sur ce salut,

NOS BOUCHERS.

Entrez dans le marché Bonae-cours, ou dans n'importe quel autre marché de la ville, et écoutez pendant quelques minutes les conversations des bouchers.

De quoi parlent-ils ?

De l'élevage des animaux, des meilleurs moyens d'entretenir la propreté dans leurs abattoirs ou des procédés à adopter pour garder leurs viandes fraîches? Nenni; ce n'est pas cela.

Ces messieurs à les entendre seraient tous des membres du Jockey Club. Leur conversation suit toutes les informations du turf. L'un d'eux vante sa jument qui fait son mille "en dedans de trois". L'autre parle de la dernière course qu'il a faite avec sa bête à St. Vincent de Paul. Il est toujours prêt à parier que son cheval fera 20 milles en deux heures et dix minutes.

L'apprenti boucher qui écoute attentivement ces discours, sent qu'il est appelé à devenir un sport comme son patron.

Lorsqu'il recevra l'ordre de prendre le cheval et de porter du bœuf à une pratique, il prendra les rênes comme un habitué du Parc Lépine, et lancera l'animal sur les rues et tournera les coins avec une vitesse de douze milles à l'heure. Il écrasera et tuera les passants et la police ne s'en occu-pera pas.

Pourquoi nos édiles n'obligeraient-ils pas les bouchers à peindre sur les voitures des numéros d'un calibre extraordinaire afin que les citoyens puissent les distinguer clairement, les noter et les passer au bureau de police lorsqu'ils verront leurs chevaux lancés à une allure excédant la vitesse réglementaire ?

L'abus que nous signalons doit être réprimé avec la plus grande sévérité de la loi.

Ce que nous disons des bouchers de Montréal peut s'appliquer aux laitiers de Québec.